

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



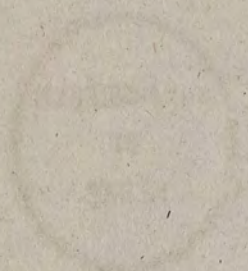
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



FACTS

REVOLUTIONNAIRES



LIBRARY. EGALITE.

FRATERNITE.

A D I E U X

DE MADAME LA DUCHESSE

D E P O L I G N A C

AUX FRANÇOIS,

*Suivis des adieux des François à la
même.*

Par l'Auteur de la MALADIE.



1 7 8 9.

A D E U X

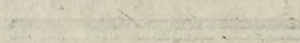
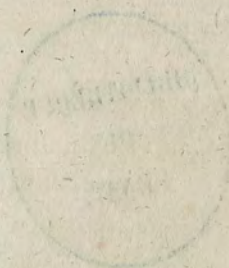
LE DAME LA CHESSE

D. N. N. O. L. G. N. A. C.

AUT TRANCIS

SAINT DE LA CHESSE LA CHESSE

LE DAME LA CHESSE



1780

A D I E U X

DE MADAME LA DUCHESSE

DE POLIGNAC

AUX FRANÇOIS.

CALMEZ, François, calmez vos regrets trop vifs ; la Polignac a fui avec précipitation, avec mystère ; elle le devoit à sa sûreté ; mais elle ne vous a pas abandonnés pour toujours ; vous êtes un peu comme le soufre & le salpêtre ; malheur à celui qui vous manie, s'il ne sait pas prendre des précautions ! La duchesse n'étoit pas faite pour en manquer.

Je suis chez votre voisin, votre allié l'Empereur. A sa cour un peu déserte, je vais peindre celle de France, qui depuis du temps l'étoit aussi. Ainsi réunis en un cercle d'amis, pendant que Joseph bataille contre le Turc, & que Louis fait la paix avec son peuple, nous aurons plus d'un plaisir sans doute. Je me promets celui de vous contempler, François ; de vous observer à mon aise. Non jamais vous ne vous êtes montrés si intéressans. L'Europe, le monde entier

admire votre aueur, votre patriotisme qui prépare pour vous la plus étonnante révolution. Un peu de vanité se mêle au plaisir que je goûte à vous admirer. En particulier je me dis : C'est moi qui ai donné naissance à tous les prodiges qui s'opèrent aujourd'hui dans ce beau royaume.

J'avouerai que je ne les attendois pas ; mais j'ai fait comme tant d'autres qui font merveille en faisant toute autre chose que ce qu'ils avoient conçu. On nous a dit : *le bien est difficile à faire ;* J'ajouterai : *sur-tout lorsqu'on ne s'en doute pas.*

Mais n'est-ce pas une chose incroyable que des soldats en foule, que des canons sans nombre, au lieu de calmer & de modérer un peu les emportemens de notre assemblée nationale, n'aient fait que l'animer encore, & développer plus fortement toute son énergie ? Comme le coursier superbe au milieu du combat sent allumer son courage au cliquetis des armes, aux étincelles brillantes ; comme il presse sa poitrine contre le fer qui le pique ; ainsi vos fiers représentans, levant une tête altière, ont offert un front plus serein à l'orage dont je les avois enveloppés.

Car vos états généraux qui, malgré moi, qui, malgré toute la cour, se sont assemblés ; ces états généraux m'ennuyoient beaucoup ; &, je n'ai pas besoin de vous le dire, j'ai fait de

grands efforts pour les diviser. L'intrigue, la cabale, les menaces, les promesses, les faveurs, les prieres, rien ne m'a réussi; tout enfin, jusqu'au parti de les exterminer avec votre Paris, tout a été inutile.

Mais ce Paris, *le croirez-vous, races futures*; ce Paris... Sibaris du siecle, s'est changé tout-à-coup en une Sparte nouvelle. Ses habitans si délicats, si faibles, en un moment ont fait autant de soldats robustes & durs. On a bien vu, aux beaux jours de Paphos, l'Amour se jouer dans l'armure de Mars, tandis que le dieu se délassoit près de sa mere; mais vit-on jamais la jeunesse de Cythere, *le pot en tête & la dague au côté*, soutenir siege & bataille, vaincre & mourir pour la cause commune?

Tout mon parti en a été effrayé, chacun a fui, quelques-uns trop tard sans doute, & ce n'est pas sans peine que je me promets de le rassembler; car je vous le dis, François, je ne saurois vous laisser en si bon chemin. La joute de vous à moi devient piquante. Vous êtes une troupe d'aimables roués, à qui la mere de tous les roués ne cédera pas sans des prodiges nouveaux... Nous nous reverrons, François, je ne vous dis pas adieu.

Je fais qu'en ce moment une proscription terrible m'embrasse , & s'étend à tous les miens. Les têtes volent chez vous comme les mouches près la ruche. Le peuple le plus doux , le plus sensibles , s'abreuve de sang & se nourrit de spectacles d'horreur. Sur la moindre crainte , sur la possibilité d'un soupçon , l'innocent comme le coupable trouve la mort & la honte. Sa tête sur une pique , son corps déchiré & traîné dans la boue , c'est le spectacle où chacun court. Mais après les fureurs vient le calme , le sommeil.... Nous nous reverrons , François , je ne vous dis pas adieu.

Déjà cette brillante jeunesse qui , oubliant les plaisirs & l'amour , a brûlé de vengeance & de gloire , est lassé de ce que l'un & l'autre lui coûte. Le mousquet pèse à ses bras délicats ; le lit de camp meurtrit son corps si tendre. Toutes les nuits sacrifiées à la guerre , sans une seule pour la volupté , lui laissent bien des regrets. Mais par-dessus tout , cette longue continuité des mêmes objets , des mêmes choses ! pendant plus de huit grands jours rêver patrouille , garde , combat ; & ne prévoir que patrouille , garde , combat. Oh ! d'y penser il y a de quoi périr.... Nous nous reverrons , François , je ne vous dis pas adieu.

Vos corps-de-garde sont un peu désertés ; vos rues sont bien plus libres , mes agens fideles y craignent bien moins l'œil tentateur d'une sentinelle vigilante, vos phalanges armées, où le petit maître à côté du balourd, & le soldat guerrier près de l'abbé poltron marchent en rang, se ralentissent ; elles deviennent rares... Nous nous reverrons , François , je ne vous dis pas adieu.

Vos assemblées sont , dit-on , bien confuses ; vous vous défiez tous les uns des autres , chacun crie à tue tête & n'écoute personne ; les voûtes de vos églises en retentissent jour & nuit, le service divin en est interrompu , tous vos plus grands saints en sont étourdis ; c'est par honneur qu'ils tiennent bon (à ce que l'on assure) : mais si l'un se retire , les autres suivront sans doute ; il ne vous restera plus que quelques pauvres apôtres peu capables de soutenir le zèle & la ferveur des *fideles*. Nous nous reverrons , François , je ne vous dis pas adieu.

Cette milice , que vous voulez réformer , se forme mal. Le service pèse , on s'effraie de sa durée , chacun veut s'y faire remplacer , le riche par son laquais , le marchand par son commis , le négociant actif regrette tant de

momens donnés à la sûreté & si peu au profit ; chacun qui sert veut commander ; les nobles , vos bons amis , se *faufilent* , pour vous concilier Nous nous reverrons , François , je ne vous dis pas adieu.

Mais vos provinces sont en grande rumeur ; ces fiers Bretons sont menaçans ; ils appellent tous à leur pacte de famille. Une jeunesse nombreuse est sous les armes ; d'autres pays se lient d'un commun intérêt. Grenoble & Lyon ont juré de se défendre mutuellement ou d'attaquer ensemble. Mais ils n'ont pas , comme la capitale , de ces spectacles , de vengeance & d'horreur qui soutiennent leur ardeur. Mes pauvres amis , proscrits par toute la France , sont rares chez eux. Je veux leur en envoyer de plus adroits & de moins exposés que ceux que j'ai à la capitale ; ils me serviront mieux Nous nous reverrons , François , je ne vous dis pas adieu.

ADIEUX

DES FRANÇOIS

A LA DUCHESSE DE POLIGNAC.

FUIS loin de nous, fuis, monstre odieux,
vomi par les enfers, fuis en te cachant, serpent
venimeux, dont l'haleine empoisonnée infectera
tous les pays où tu sauras te glisser. Vas, vas
porter au loin les exhalaïsons tachantes de ton
corps impur. Elles n'ont pu altérer l'éclat bril-
lant du nom François, & tes efforts meurtriers,
tes poignards homicides n'ont pu entamer ce
peuple de héros.

Long-temps, pour le dégrader, l'avilir, tu as
semé dans son sein les crimes & les vices, &
il s'est conservé vertueux.

Long-temps tu as épuisé tes efforts pour l'é-
touffer, l'écraser sous le joug d'un despotisme
honteux: plus que jamais il est fort, plus que
jamais il est libre.

Long-temps tu as prodigué jusqu'aux ressour-
ces de sa subsistance. Tes pillages, le produit

de tes vexations, tu les sacrifiois à des projets politiques, à des fêtes, des bacchanales, des orgies. Le François est riche encore... Toute l'Europe s'étonne de ses ressources.

Jusqu'au moment enfin, où pénétré de tout le mal que tu lui as fait, il songeoit à le réparer par des moyens dignes de sa grandeur, toi, être vil & rampant, par des menées sourdes, par des cabales honteuses, par des corruptions infames, en semant à des traîtres ses propres richesses, tu l'entourois, tu l'attaquois de tous les côtés, & tu n'as pas pu l'ébranler.

Moucheron importun bien plus que dangereux, tu rodois sans cesse autour de l'auguste assemblée des représentans de la nation. Toi & tes especes avides de crimes & de pouvoir, vous vous agitiez, vous voltigiez en bourdonnant, pour exciter les alarmes, les inquiétudes, pour opérer un soulèvement qui pût ruiner le bel édifice de gloire qu'elle élevoit sur les ruines que tu avois faites... Mais tranquille dans le grand œuvre qu'elle conçoit, elle n'a pas daigné détourner la vue sur toi & ton essaim impur.

Insectes éphémères, mais grossis par la rage & la fureur de la sédition, de vos aiguillons empoisonnés vous avez infecté les premiers & les derniers de la nation.

Par toi, par tes conjurés, les nobles chargés d'honneur, les bandits couverts de honte se sont trouvés réunis. Par toi les défenseurs de l'état ont menacé l'état. Par toi le soldat courageux a lâchement tourné contre le citoyen l'épée qu'il tenoit du citoyen.

C'étoit peu que ton libertinage, ton luxe ; tes prodigalités ; c'étoit peu que les pollutions de ton chétif individu ; pour tant de turpitudes on t'eût chassée dans les forêts désertes comme un monstre hideux, ou l'ont eût claquemurée dans un repaire obscur comme un serpent venimeux.

Et pour tes autres crimes, pour ton entérêt sacrilège dans le brocantage des chapeaux ; des mîtres & des croix ; pour ta bassesse dans la vente des bâtons, des cordons, des épées, le trafic des titres, des offices & des places ; pour ta dureté dans les vexations des provinces ; pour ta rapacité cruelle dans l'accaparement des grains ; pour ton infamie dans la corruption & la prostitution de tes malheureuses amies ; enfin, pour ton coquinisme honteux dans la substitution d'héritiers à des familles illustres, pour tant d'horreurs, il étoit des expiations peut-être ?

Mais tes fureurs féditieuses, tes attentats contre le sauveur de la nation, tes projets meur-

triers , exécrables contre ses députés , tes préparatifs , tes efforts pour exterminer la capitale , en massacrer les habitans , & affamer , par la faim , tout le royaume , le réduire au plus honteux , au plus dur esclavage ; ce sont des forfaits auxquels il faudra trouver des noms , & auxquels il est impossible de marquer des peines.

Eh ! la France alarmée par tes ravages a-t-elle une vengeance à demander ? Vit-on jamais ses habitans courir comme des insensés contre les masses de grêle qui venoient meurtrir leurs corps & couper leurs moissons ? Les a-t-on vus , le fer à la main , déchirer avec colere les flots impétueux d'un torrent qui inondoit leur pays en entraînant leurs richesses & leurs familles. Malheureusement les a-t-on vus , furieux des menaces d'un ciel noirci par l'orage , & brillant d'éclairs , répondre à la foudre par la foudre ?

Aussi on ne les verra pas aujourd'hui , indignés des plaies dont une contagion funeste vient de les frapper , poursuivre dans les pays lointains le fléau destructeur dont ils sentent les coups ; tu fuis , peste désolante , & tu traînes après toi les foyers de ton infection : c'est assez pour sa tranquillité & pour son salut.

Mais que les monstres , tes parçils , demeurés parmi nous , que les lâches infectés de

ton souffle empoisonné, ne puissent pas échapper au fer qui doit couper les membres gangrenés par la corruption! qu'ils tremblent, princes & brigands. La nation saura les arracher à leur palais gardés, ou à leurs repaires obscurs. C'est en eux qu'elle attaquera les maux qui la désolent. C'est par le feu qu'elle se purifiera de ton infection.

